

Écologie et économie générale

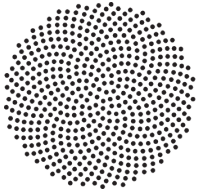
Peter Szendy

Si l'écologie et l'économie ont en partage le radical grec *oikos* (à savoir la maison, l'habitation), c'est que leurs histoires se croisent et s'entrelacent depuis longtemps.

Le mot « écologie », comme on sait, apparaît en 1866, dans l'ouvrage du biologiste allemand Ernst Haeckel, *Generelle Morphologie der Organismen*. On cite généralement un passage du tome II comme constituant la première définition attestée de l'écologie en tant que discipline ¹ : « Par *écologie* », écrit Haeckel, « nous entendons l'ensemble de la *science des relations de l'organisme au monde extérieur environnant...* » Mais, avant ce coup d'envoi définitionnel, il y avait, dans le tome I du même ouvrage, une note de bas de page qu'il vaut la peine de relire — elle intervient après une phrase qui étend le champ de la biologie en en faisant « la *science générale des organismes* ou des corps naturels vivants de notre globe terrestre ». Haeckel précise alors aussitôt (I, p. 8) :

« Dans la mesure où nous élargissons le concept de la biologie pour lui donner l'extension la plus vaste et la plus englobante, nous excluons le sens strict et étroit qui confond couramment (surtout dans le domaine de l'entomologie) la biologie avec l'écologie, avec la science de l'économie des organismes, de leur mode de vie et de leurs relations extérieures vitales les uns avec les autres, etc. »
(*Indem wir den Begriff der Biologie auf diesen umfassendsten und weitesten Umfang ausdehnen, schliessen wir den engen und beschränkten Sinn aus, in welchem man häufig (insbesondere in der Entomologie) die Biologie mit der*

¹. Ernst Haeckel, *Generelle Morphologie der Organismen*, Berlin, Georg Reimer, II, 1866, p. 286 : *Unter Oecologie verstehen wir die gesammte Wissenschaft von der Beziehungen des Organismus zum umgebenden Aussenwelt...*



THE THOUSAND NAMES OF GAIA

from the Anthropocene to the Age of the Earth

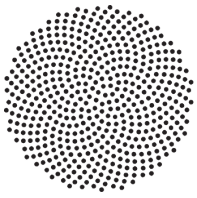
Oecologie verwechselt, mit der Wissenschaft von der Oeconomie, von der Lebensweise, von den äusseren Lebensbeziehungen der Organismen zu einander etc.)

L'écologie, selon cette toute première occurrence du mot, serait donc synonyme d'économie : elle serait un discours de type économique sur les rapports des organismes vivants entre eux, un peu à l'image, sans doute, de ce que Carl von Linné, plus d'un siècle auparavant, avait appelé l'*oeconomia naturae* ².

Certes, avant de pouvoir affirmer que l'écologie est d'essence économique, il faudrait avoir éclairci ce qu'économie veut dire sous la plume de Haeckel, en 1866. Il faudrait donc suivre les méandres de la généalogie de ce que Giorgio Agamben a pu décrire comme un « paradigme théologico-économique », qu'il oppose à celui de la « théologie politique ». Du terme grec d'*oikonomia* tel qu'il était utilisé dans la patristique chrétienne jusqu'à ce qu'on a commencé à appeler, au XVII^e siècle, « l'économie animale », il y a en effet des détours et des bifurcations sémantiques qu'il m'est impossible de retracer ici. Ce que je voudrais simplement retenir pour l'instant, à titre d'hypothèse préliminaire, c'est que l'acte de naissance de l'écologie s'inscrit dans une histoire lexicale qui a également pu engendrer une expression comme celle que l'on trouve sous la plume de Herder, en 1772, dans son *Traité sur l'origine du langage* : celui-ci, pour expliquer l'apparition des langues chez l'homme, parle en effet d'une « économie animale générale » (*allgemeine tierische Ökonomie*), c'est-à-dire d'une « économie domestique » (*Haushaltung*) élargie aux dimensions de la nature ou de l'espèce humaine ³.

². On considère généralement que, conformément à la tradition universitaire de l'époque en Suède, Linné lui-même est l'auteur de la thèse intitulée *Oeconomia naturae*, soutenue sous sa direction par un certain Isaac Biberg et publiée en 1749. Cf. l'introduction de Camille Limoges dans C. Linné, *L'Équilibre de la nature*, traduction française de Bernard Jasmin, Vrin, 1972, p. 8-9. La première phrase de ladite thèse énonce : « Par ÉCONOMIE DE LA NATURE, on entend la très sage disposition des Choses naturelles instituée par le Souverain créateur, selon laquelle ceux-ci tendent à des fins communes et ont des fonctions réciproques » (*per OECONOMIAM NATURAE intelligimus Summi conditoris circa Res Naturales sapientissimam dispositionem, secundum quam illae aptae sunt ad communes fines & reciprocos usus producendos*).

³. Cf. Johann Gottfried Herder, *Abhandlung über den Ursprung der Sprache*, Reclam, 1966, p. 24 (*die Haushaltung der Natur* : « l'économie domestique de la nature »), p. 25 (*allgemeine tierische Ökonomie*) et p. 122 (*der ganzen Haushaltung des menschlichen Geschlechts* : « toute l'économie domestique de l'espèce

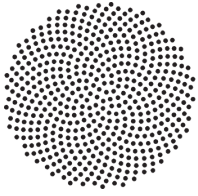


Ce que j'aimerais interroger, c'est donc l'écologie comme *économie générale*, pour le dire d'un terme qui fut cher à Georges Bataille et sur lequel il nous faudra revenir longuement. Ce qui impliquera de se demander si cette généralisation du concept d'économie est un simple élargissement de son champ au-delà de ses limites usuelles ou si la notion même d'économie s'en trouve débordée.

Bref, la question qui nous portera est celle-ci : l'écologie est-elle une *économie de l'économie*, a-t-elle donc pour vocation d'administrer économiquement l'économie elle-même, en lui assignant par exemple des limites ou des objectifs qui relèveraient d'une sorte d'hyperéconomie à l'échelle planétaire ? Ou bien l'écologie déborde-t-elle la sphère de l'économie, l'ouvre-t-elle sur une pensée que l'on pourrait dire anéconomique, c'est-à-dire rompant avec l'horizon d'un calcul, d'une exploitation visant le bon retour sur investissement ?

*

humaine). Heidegger a commenté ces expressions de Herder dans un séminaire de 1939 (*Vom Wesen der Sprache. Die Metaphysik der Sprache und die Wesung des Wortes. Zu Herders Abhandlung »Über den Ursprung der Sprache«*, Vittorio Klostermann, 1999). Sur le « paradigme théologico-économique », cf. Giorgio Agamben, *Le Règne et la gloire. Pour une généalogie théologique de l'économie et du gouvernement*, traduction française de Joël Gayraud et Martin Rueff, Seuil, 2008, p. 82 et *passim*. Agamben se trompe lorsqu'il affirme (p. 413) que le syntagme « économie animale » remonte à la « première moitié du XVIII^e siècle ». On le trouve en effet déjà chez Leibniz (notamment dans un écrit de 1680-1682, *De scribendis novis Medicinae Elementis*), qui lui-même l'emprunte à des ouvrages de médecine datant de la seconde moitié du XVII^e siècle. Justin E. H. Smith, dans *Divine Machines. Leibniz and the Sciences of Life* (Princeton University Press, 2011, p. 61-62), rappelle ainsi que l'« économie animale », désignant « ce domaine particulier de la physique qui traite des corps animaux et de leurs mouvements » (*that particular subdomain of physics that deals with animal bodies and their motions*), était une expression déjà présente dans le titre d'ouvrages comme celui du médecin et naturaliste britannique Walter Charleton en 1659, *Oeconomia animalis novis in medicina hypothesibus superstructa et mechanice explicata* (littéralement : « Une nouvelle économie animale, échafaudée sur des hypothèses en médecine et expliquée mécaniquement »). « L'emploi du terme », écrit Smith (*ibid.*), « explose en fréquence dans la seconde moitié du dix-septième siècle et l'usage qu'en fait Leibniz semble être l'un des exemples de cette explosion » (*usage of the term explodes in frequency in the second half of the seventeenth century, and Leibniz's use of it seems to be but one instance of this explosion*). Smith précise aussitôt que, « au dix-septième siècle, la science sociale de l'économie telle que nous la comprenons n'existait pas, si bien qu'il ne faudrait pas entendre dans l'« économie animale » une référence à des systèmes d'échange, à des marchés, etc. » (*in the seventeenth century the social science of economics as we understand it did not exist, and so "animal economy" should not be understood as making reference to systems of exchange, markets, and such*). Cf. également l'article de Bernard Balan, « Premières recherches sur l'origine et la formation du concept d'économie animale », dans *Revue d'histoire des sciences*, tome 28 n° 4, 1975, p. 289-326.



THE THOUSAND NAMES OF GAIA

from the Anthropocene to the Age of the Earth

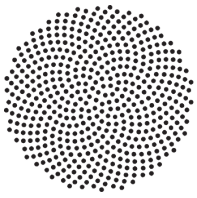
Ces interrogations, elles nous arrivent aujourd'hui dans l'urgence d'un contexte où l'on prête l'oreille, où l'on ausculte les signaux envoyés par notre planète habitée (ce qu'on appelait autrefois l'écoumène, l'*oikoumenê* dont parle Hérodote ou que l'on trouve mentionnée dans la Bible ⁴).

Comme si la Terre — dans cette économie animale générale qui, selon Herder, a doté les hommes de la faculté de parler —, comme si la Terre elle-même, littéralement ou par figure, *voulait dire*. Ou comme si elle voulait crier, s'écrier, ainsi qu'elle le fait dans un petit récit d'Arthur Conan Doyle intitulé *Quand la Terre hurle (When The World Screamed, 1928)*. Il est difficile de ne pas penser aux actuels débats sur la fracturation hydraulique pour l'exploitation des gaz de schiste en lisant comment le Professeur Challenger perce, comment il fore dans l'épaisseur de la croûte terrestre jusqu'au point où il atteint l'épiderme sensible de ce grand organisme qu'est notre planète. Ce fut un « grand moment » (*great moment*), raconte le narrateur, lorsque « [s]on aiguillon d'acier transperça le ganglion nerveux de notre vieille Mère la Terre » (*my iron dart shot into the nerve ganglion of old Mother Earth* ⁵) :

« Au même moment, nos oreilles furent assaillies par le plus horrible hurlement qui eût jamais été entendu. [...] C'était un mugissement dans lequel la douleur, la colère, la menace et la majesté outragée de la nature se mêlaient toutes dans un même cri sinistre. [...] Aucun son dans l'histoire n'a jamais égalé la plainte de la terre meurtrie. » (*At the same time our ears were assailed by the most horrible yell that ever yet was heard. [...] It was a howl in which pain, anger, menace, and the outraged majesty of Nature all blended into one hideous shriek. [...] No sound in history has ever equalled the cry of the injured Earth.*)

⁴. Cf. les *Histoires* d'Hérodote (III, 106) — ou encore, par exemple, le premier verset de Luc, 2. Dans « La non-invité de Copenhague » (*Libération*, 8 décembre 2009), Michel Serres évoquait ainsi la « parole » de la Terre : « Oui, les éléments et les vivants émettent une quantité d'information au moins aussi lumineuse, importante, décisive et intéressante que celle émise par nos semblables qui s'expriment en langage humain. Oui, la Biogée sait parler clairement et distinctement, avec même une éloquence soutenue. Ne sommes-nous pas désormais formés à traduire et comprendre ses appels et ses signaux, quoiqu'extérieurs à nos langues ? [...] Donc l'émettrice en question, parlant à nos oreilles enfin ouvertes a, pour cette raison expressive, droit de s'asseoir à la table des séances et d'y participer aux décisions. » Dans le dernier chapitre de *Nous n'avons jamais été modernes* (La Découverte, 1991), Bruno Latour avançait l'idée d'un « Parlement des choses », auquel il donnera une tournure explicitement écologique dans *Politiques de la nature* (La Découverte, 2004).

⁵. Cf. Arthur Conan Doyle, *Les Exploits du Pr. Challenger et autres aventures étranges*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989. Gilles Deleuze et Félix Guattari évoquent ce personnage « qui fit hurler la Terre avec une machine dolorifère » dans « La géologie de la morale » de *Mille Plateaux* (Editions de Minuit, 1980, p. 53).

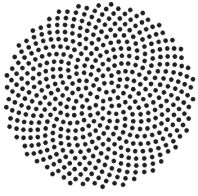


Ce hurlement est peut-être la plus saisissante des prosopopées que la Terre aura connues. Et le globe terrestre apparaît déjà comme cette « grande créature » dont parlera James Lovelock lorsque, presque un demi-siècle plus tard, il réveillera le vieux nom de Gaïa de son sommeil mythologique ⁶. Mais la possibilité d'une telle personnification avait été préparée de longue date.

Dans son *De natura rerum*, Lucrèce, aux vers 238-239 du livre V, parlait ainsi de « la nature du monde en sa totalité » (*omnis mundi natura*) comme d'« un corps sujet à naître et à mourir » (*nativo ac mortali corpore*). Il comparait la terre à une « mère » qui, après avoir donné naissance aux genres humains et animaux, perdit sa fécondité : « comme une femme usée par la vieillesse, elle n'enfanta plus », écrit-il (V, 823-827). Certains échos de cette métaphorologie lucrétienne résonnent encore, diffractés ou affaiblis, dans la *Philosophie de la nature* de Hegel : de même que Lucrèce pouvait évoquer les « membres » (*membra*) du monde (V, 243-244), de même Hegel décrit-il le « système solaire » (*Sonnensystem*) comme « le premier organisme » (*der erste Organismus*), doté de « membre géants » (*Riesenglieder*), à savoir les planètes et autres satellites (addition au § 337 ⁷).

⁶. James E. Lovelock, « Gaia as Seen Through the Atmosphere (Letter to the Editors) », dans *Atmospheric Environment*, vol. 6 n° 8, Pergamon Press, 1972, p. 579. C'est l'écrivain William Golding qui a suggéré à Lovelock « d'utiliser la personnification grecque de la Terre-mère » (*the use of the Greek personification of mother Earth*).

⁷. Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques*, II, *Philosophie de la nature*, traduction française de Bernard Bourgeois, Vrin, 2004, p. 554. Lucrèce, *De la nature des choses*, traduction française de Bernard Pautrat, Le Livre de poche, 2002, p. 482-485 et p. 530-531. On trouve aussi, toujours au livre V du *De natura rerum*, des allusions à ce qu'on appellerait aujourd'hui la déforestation (vers 1370 sq.) : « ils obligeaient chaque jour davantage les forêts à monter au flanc de la montagne et à laisser, en bas, de la place aux cultures ». Au livre VI, Lucrèce témoigne également de la pollution de l'air dans les mines à Scaptensula (vers 808 sq.) : « [...] ne vois-tu pas enfin, lorsque l'on suit les veines de l'or et de l'argent, et lorsque de la terre on fouille avec le fer les profondeurs secrètes, ces odeurs émanant de sous Scaptensula ! Et puis les mines d'or, quelle méchante haleine ! Ce qu'elle peut changer les visages humains, ce teint qu'elle leur fait ! Ne vois-tu, ou sinon n'as-tu entendu dire, à quel point les mineurs meurent en peu de temps [...] ? » Sur les problèmes écologiques dans l'Antiquité et chez Lucrèce en particulier, cf. l'étude de J. Donald Hughes, *Pan's Travail. Environmental Problems of the Ancient Greeks and Romans*, The Johns Hopkins University Press, 1996, p. 67 et p. 123.



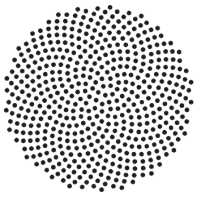
THE THOUSAND NAMES OF GAIA

from the Anthropocene to the Age of the Earth

Mais c'est sans doute chez Marx que la doctrine épicurienne exposée par Lucrèce se prolonge véritablement dans ce qu'on pourrait appeler une écologie matérialiste, qui confère à la Terre le statut d'un organisme vivant. Les occasionnelles personnifications du globe terrestre que l'on peut lire ici ou là chez Marx (je pense à l'image de « Monsieur le Capital et Madame la Terre » dansant leur « ronde fantomatique »⁸), ces personnifications qui pourraient sembler purement rhétoriques acquièrent sans doute une autre portée si l'on se souvient que le concept de « métabolisme » (*Stoffwechsel*) — emprunté notamment aux travaux de Justus von Liebig sur la chimie organique dans les années 1840 — commence à devenir dans le corpus marxien la figure obligée pour dire le rapport problématique de l'homme à la nature ou à la terre, dans le contexte d'une agriculture industrialisée.

On trouve certes déjà, dans les *Manuscrits de 1844*, des passages saisissants de Marx sur « l'empoisonnement général tel qu'on le voit dans les grandes villes » (*die allgemeine Vergiftung, wie sie in großen Städten sich zeigt*), ainsi que sur le « cloaque (*Gossenablauf*) de la civilisation » qui serait devenu « l'élément vital » (*Lebenselement*) de l'homme, c'est-à-dire son environnement (car c'est un cloaque « à entendre littéralement » [*wörtlich zu verstehn*], précise Marx, comme ce système de l'évacuation des égouts qui est devenu notre milieu ambiant). Toutefois, c'est au sein du premier livre du *Capital* que le concept de métabolisme, devenu omniprésent pour désigner en général le travail humain qui transforme la nature, prend aussi le sens spécifique d'une relation durable et équilibrée à la terre : « la production capitaliste », écrit Marx, « perturbe [...] le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes [du sol] usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol » (*die kapitalistische Produktion [...] stört [...] den Stoffwechsel zwischen Mensch und Erde, d.h. die Rückkehr der vom Menschen in der Form von Nahrungs- und Kleidungsmittern vernutzten Bodenbestandteile zum Boden, also die ewige Naturbedingung dauernder Bodenfruchtbarkeit*). C'est la raison pour laquelle

⁸ Karl Marx, *Le Capital*, livre III, traduction française (modifiée) de Catherine Cohen-Solal et Gilbert Badia, Éditions sociales, 1973, p. 750 (ch. XLVIII : « La formule trinitaire ») : *Monsieur le Capital und Madame la Terre [...] ihren Spuk treiben*.



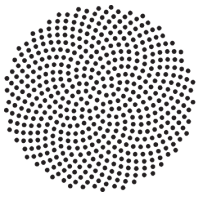
Marx, au livre III, évoquera encore une « déchirure irrémédiable dans la cohésion du métabolisme social prescrit par les lois naturelles de la vie » (*einen unheilbaren Riß [...] in dem Zusammenhang des gesellschaftlichen und durch die Naturgesetze des Lebens vorgeschriebnen Stoffwechsels*). Et c'est dans cette perspective également qu'il consacra, toujours au livre III, quelques pages à ce qu'on appellerait aujourd'hui le recyclage (Marx parle quant à lui de *Nutzbarmachung der Exkreme der Produktion*, à savoir le fait de « rendre utilisables les excréments de la production ⁹ »).

*

On pourrait penser que ce qui traverse tous ces discours — depuis les considérations de Lucrèce sur la fécondité finie de notre planète jusqu'à l'économie écologique de Haeckel, en passant par les recyclages métaboliques de Marx —, ce qui les trame, les habite et les met en mouvement, c'est l'horizon de ce que Georges Bataille appellera une *économie générale*. C'est-à-dire une économie « envisageant le mouvement de l'énergie sur la terre », voire une « économie à la mesure de l'univers », qui étudierait depuis ce point de vue universel « le monde vivant dans l'ensemble ¹⁰ ». De fait, en renouant apparemment avec les vieilles notions d'*oeconomia naturae* chez Linné ou d'« économie animale générale » chez Herder, la généralisation que propose Bataille du concept d'économie revient dans un premier temps à le changer d'échelle en repoussant

⁹. Cf. *Le Capital*, livre premier, traduction française sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre, Presses universitaires de France, 1993, p. 565 (ch. XIII, 10 : « Grande industrie et agriculture »). Et *Le Capital*, livre III, *op. cit.*, p. 111 (ch. V, 4 : « Utilisation des résidus de la production ») et p. 735 (ch. XLVII, 5 : « Le métayage et la propriété paysanne parcellaire »). Le terme de « métabolisme » revient régulièrement tout au long du livre I : « le travail [...] est [...] une nécessité naturelle éternelle, médiation indispensable au métabolisme (*Stoffwechsel*) qui se produit entre l'homme et la nature, et donc à la vie humaine » (p. 48) ; « le travail est d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme (*Stoffwechsel*) avec la nature par la médiation de sa propre action » (p. 199) ; « le procès de travail [...] est la condition générale du métabolisme (*Stoffwechsel*) entre l'homme et la nature » (p. 206)... Pour une excellente lecture des motifs environnementaux chez Marx, cf. John Bellamy Foster, *Marx's Ecology. Materialism and Nature*, Monthly Review Press, 2000.

¹⁰. Cf. Georges Bataille, *La Part maudite, I: La Consommation* (1949), dans *Œuvres complètes*, VII, Gallimard, 1976, p. 20 ; ainsi que, dans le même volume, *L'économie à la mesure de l'univers. Notes brèves, préliminaires à la rédaction d'un essai d'« économie générale »* (1946), p. 11.



THE THOUSAND NAMES OF GAIA

from the Anthropocene to the Age of the Earth

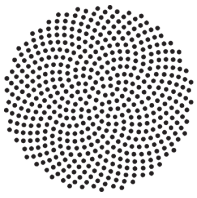
les frontières étroites dans lesquelles il est habituellement enfermé. Ainsi peut-on lire, dans le premier chapitre de *La Part maudite* (p. 28) :

« Les phénomènes économiques ne sont pas faciles à isoler, et leur coordination générale n'est pas facile à établir. Il est donc possible de poser la question à leur sujet : l'ensemble de l'activité productive ne doit-il pas être envisagé dans les modifications qu'il reçoit de ce qui l'entoure ou qu'il apporte autour de lui ? en d'autres termes, n'y a-t-il pas lieu d'étudier le système de la production et de la consommation humaines à l'intérieur d'un ensemble plus vaste ? »

Ce qui est affirmé, c'est donc la nécessité d'un point de vue économique général qu'il faut bien — même si le terme, à ma connaissance, ne figure pas chez Bataille — qualifier d'« écologique ». D'autant plus qu'un tel élargissement est porté par le souci des « problèmes généraux liés au mouvement de l'énergie sur le globe » (*ibid.*), voire par la question que Bataille formule ainsi (p. 29) : « [...] la détermination générale de l'énergie parcourant le domaine de la vie est-elle altérée par l'activité de l'homme ? »

Mais une objection s'élève immédiatement pour contester la légitimité d'un tel qualificatif : qu'aurait-elle d'*écologique*, la pensée économique de Bataille, quand on sait qu'elle est toute entière tournée vers l'excès, vers la dépense ? Il faut ici lire avec prudence, pour ne pas se précipiter à voir dans l'économie générale qui a tant occupé Bataille un simple produit d'une logique de l'abondance, symptomatique d'un capitalisme en pleine reconstruction après la seconde guerre mondiale (ce que, certes, les pages finales de *La Part maudite*, consacrées au plan Marshall, pourraient donner à croire à des lecteurs pressés¹¹). De fait, pour Bataille, c'est « le point de vue de l'excédent d'énergie

11. Ces pages ne sont certes pas des plus claires, puisque Bataille ne cesse d'osciller entre deux positions : d'une part, ledit plan Marshall serait « une opération générale » — c'est-à-dire d'économie générale — en ce qu'il équivaldrait à une « renonciation à la croissance des forces de production », à un « investissement [...] à fonds perdus » (p. 171) ; mais d'autre part, il est précisément un investissement (et peut-être même un investissement « d'intérêt américain » plutôt que « d'intérêt mondial ») dans la mesure où « il envisage [...] une utilisation finale à la croissance » (*ibid.*). Dans *Bataille's Peak. Energy, Religion, and Postsustainability* (University of Minnesota Press, 2007, notamment p. 136-138 et p. 140), Allan Stoekl a bien retracé la difficulté de cette position à l'égard du plan Marshall, ainsi que les malentendus auxquels elle a donné lieu chez certains des meilleurs lecteurs de Bataille, qui vont parfois jusqu'à rapprocher son économie générale de l'idéologie du capitalisme contemporain (cf. Jean-Joseph Goux, « General Economics and Postmodern Capitalism », dans *Bataille : Yale French Studies*, n° 78, 1990, p. 206-224). Stoekl résume ainsi les objections que pourrait soulever



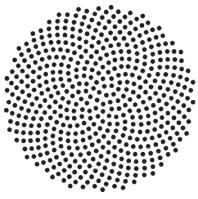
[qui] caractérise l'économie générale et la distingue principalement de l'économie politique classique¹² ». Mais l'excédent de l'économie générale n'est justement pas destiné à être consommé pour se réinscrire dans le cycle capitaliste de production et d'accumulation de la richesse (les pages que Bataille consacre au capitalisme dans *La Limite de l'utile* sont très claires à cet égard¹³). L'excédent dont s'occupe l'économie générale, c'est au contraire celui qui est voué à la pure dépense sans raison, c'est-à-dire à la *consumation*. C'est pourquoi, comme le dit Bataille dans *L'Économie à la mesure de l'univers*, il s'agit de « poser ainsi le problème économique à rebours », « d'inverser l'angle habituel de vue » pour tenter de penser « un besoin qu'a le globe de perdre ce qu'il ne peut contenir » (p. 13, c'est Bataille qui souligne).

Avant de nous tourner vers ce qui se tient tapi derrière cette apparente logique de la surabondance excessive — à savoir une certaine idée du don —, il convient de prendre acte de ce que l'économie dite générale ne se contente pas de généraliser un concept d'économie qu'elle laisserait intact.

une lecture écologique de Bataille (p. 116) : « [...] si Bataille est en quelque sorte "pour le gaspillage" — n'est-ce pas anti-écologique (*if Bataille is somehow "in favor of waste" — isn't that anti-ecological*) ? Le culte du gaspillage glorieux semblerait antithétique à la durabilité que nombre d'entre nous pensent devoir être la fondation nécessaire de tout système socioéconomique futur. Si nous entrons dans une ère d'épuisement des ressources — Bataille ne pointe-t-il pas dans la mauvaise direction (*the cult of glorious waste would seem to be antithetical to the sustainability that many of us deem the necessary foundation of any future economic/social system. If we are entering an era of resource depletion — isn't Bataille pointing in exactly the wrong direction*) ? »

¹². *L'économie à la mesure de l'univers*, p. 14. Cf. également l'« avant-propos » de *La Part maudite*, dans lequel Bataille parle de « rendre clair le principe d'une "économie générale", où la "dépense" (la "consumation") des richesses est, par rapport à la production, l'objet premier » (p. 19).

¹³. *La Limite de l'utile* [fragments d'une version abandonnée de *La Part maudite*, 1939-1945], dans *Œuvres complètes*, VII, p. 223 : « Les produits de l'industrie devaient être consommés (s'ils ne l'étaient pas l'accumulation ultérieure s'arrêterait). Le capitalisme n'entraîna pas la suppression des dépenses improductives : [...] il tendit à les réduire à la consommation de ses produits. [...] La dépense glorieuse de l'homme fut réduite aux limites dans lesquelles l'exploitation commerciale est possible. » Cf. aussi p. 231 : « Ce système tentaculaire se distingue des autres en ce qu'il ne dépense qu'à la condition d'absorber *davantage* qu'il ne perd. [...] Le capital [...] atteint la plus grande capacité d'absorption de la force et ne peut en livrer qu'en absorbant plus qu'il ne livre. Cela suppose en dehors du système l'existence de forces non encore réduites mais réductibles — sous forme soit de pays arriérés, soit de domaines de possibilités non encore exploitées (résultant d'inventions nouvelles). Le système cesse-t-il d'absorber des forces nouvelles, il cesse aussitôt de livrer ses produits. »



THE THOUSAND NAMES OF GAIA

from the Anthropocene to the Age of the Earth

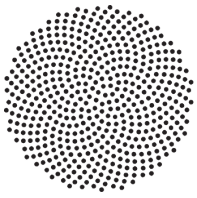
Économie générale : c'est ce syntagme même qui semble aporétique, *au bout de compte*, c'est-à-dire là où le compte et la comptabilité sont sur le point de s'interrompre, là où la raison économique pourrait bien se trouver littéralement débordée, au-delà de sa généralisation. Que resterait-il d'économique, en effet, dans une économie générale qui ne calculerait plus, qui n'anticiperait plus aucun retour sur investissement ? Cette aporie hante Bataille comme une sorte d'oscillation lancinante. On peut la lire, bien avant *La Part maudite*, déjà dans un bref texte de 1933 intitulé *La Notion de dépense*¹⁴ : d'un côté, Bataille y fait signe vers une économie de l'économie, une sorte de méta-économie qui interrogerait non seulement « la valeur fondamentale du mot *utile* » (la valeur de la valeur d'usage, donc, considérée comme une « valeur *relative* ») mais aussi l'« *intérêt* à des pertes considérables » (l'inutile, en somme, considéré comme investissement supérieur) ; d'un autre côté, Bataille y affirme le caractère radicalement anéconomique de la consommation pure, à savoir un « principe de la perte, c'est-à-dire de la dépense inconditionnelle, si contraire qu'il soit au principe économique de la balance des comptes ». Cette aporie, dans l'« avant-propos » à *La Part maudite*, va jusqu'à refluer sur le discours de Bataille lui-même, en une formule qui ne manque pas d'évoquer le *Zarathoustra* de Nietzsche : « un tel livre [à savoir *La Part maudite*, que l'on est justement en train de lire] étant de l'intérêt de tous pourrait aussi bien ne l'être de personne » (p. 20¹⁵).

*

Le nœud de l'aporie qui travaille le discours économique ou écologique de Bataille, je l'ai dit, c'est le don. De fait, « la lecture de *l'Essai sur le don* » de Marcel Mauss

¹⁴. Dans *Œuvres complètes*, I, p. 302-303, p. 305 et p. 320.

¹⁵. On se souvient du sous-titre d'*Ainsi parlait Zarathoustra* : « un livre pour tous et pour personne » (*ein Buch für Alle und Keinen*). Sur le caractère (an)économique du discours de Bataille lui-même et sur l'aporie de l'économie générale, cf. Geoffrey Bennington, « Introduction to economics I : Because the world is round », dans *Bataille. Writing the Sacred*, textes réunis par Carolyn Bailey Gill, Routledge, 1995, notamment p. 48-49 : « L'« économie générale » n'est pas l'autre de l'« économie restreinte », mais elle n'est rien d'autre que l'économie restreinte ; [...] il n'y a pas d'économie générale sauf comme l'économie de l'économie restreinte ; [...] l'économie générale est l'économie de sa propre restriction » (*“general economy” is not the other of “restricted economy”, but is no other than restricted economy ; [...] there is no general economy except as the economy of restricted economy ; [...] general economy is the economy of its own restriction*).



est explicitement désignée comme « l'origine » de *La Part maudite*. Et « l'institution du *potlatch* » se voit attribuer, « dans l'économie générale, une valeur privilégiée ¹⁶ ».

Pourquoi ce privilège ?

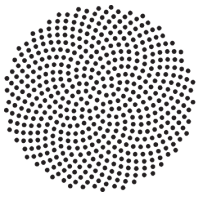
Parce que le don suivi d'un contre-don, en tant qu'« action en deux sens contraires », est le lieu même de l'oscillation aporétique entre l'excès au-delà du calcul économique et la relance de celui-ci dans une méta-économie ; Bataille le dit d'une formule cristalline et abyssale à la fois : « Le don a la vertu d'un dépassement du sujet qui donne, mais [...] le sujet approprie le dépassement », il « s'enrichit d'un mépris de la richesse » (p. 72). Bref, puisqu'« il est contradictoire en un même temps de vouloir être illimité et limité », Bataille conclut dès lors que « le don ne signifie rien du point de vue de l'économie générale » (p. 73).

Toutefois, la place du don dans l'économie générale ne se limite nullement à l'institution du *potlatch*, qui n'en est qu'une version anthropocentrée. Depuis les notes rassemblées dans *La Limite de l'utile* à partir de 1939 jusqu'à *La Part maudite* en 1949, c'est en effet le Soleil qui, avant tout, donne. Et qui donne sans conditions : il « dispense l'énergie — la richesse — sans contrepartie », il « donne sans jamais recevoir », « *il se perd sans compter* ¹⁷ ». Le véritable don digne de ce nom — le seul qui soit inconditionnel et sans attente de retour sur investissement — serait ainsi pour Bataille celui de l'astre du jour, qui réaliserait en quelque sorte ce que *La Part maudite* décrit comme « l'idéal » de toute donation, à savoir « qu'un *potlatch* ne pût être rendu » (p. 73).

Force est pourtant de constater que, en généralisant la portée du don au-delà du *potlatch* terrien et trop humain, Bataille en desserre l'étau aporétique, pour n'en garder

¹⁶. *La Part maudite*, p. 71-72. Rappelons la définition du *potlatch* telle que Bataille la reprend de Mauss (p. 70) : « C'est, le plus souvent, le don solennel de richesses considérables offertes par un chef à son rival afin d'humilier, de défier, d'obliger. Le donataire doit effacer l'humiliation et relever le défi, il lui faut satisfaire à l'obligation contractée en acceptant : il ne pourra répondre, un peu plus tard, que par un nouveau *potlatch*, plus généreux que le premier : il doit rendre avec usure. »

¹⁷. Je cite successivement *La Part maudite* (p. 35) et *L'Économie à la mesure de l'univers* (p. 10, c'est Bataille qui souligne).



THE THOUSAND NAMES OF GAIA

from the Anthropocene to the Age of the Earth

que le versant de la pure dépense. Or, s'il est vrai que, en s'élargissant ainsi « à la mesure de l'univers », en devenant solaire ou galactique ¹⁸, l'économie générale de Bataille verse résolument dans l'inconditionnalité de l'anéconome, que devient alors la dette dans ce passage à une échelle supérieure ? Où est passé, dans ce passage, où s'est volatilisé l'intérêt, à savoir ce que Bataille appelle, d'un mot qu'il emprunte à Mauss, l'« usure ¹⁹ » ?

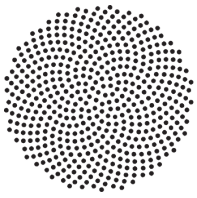
Certes, l'idée d'une dette, c'est-à-dire aussi d'un crédit ou d'une créance pensés « à la mesure de l'univers », cette idée paraît à première vue incongrue, sinon absurde. J'aimerais toutefois tenter de lui conférer quelque consistance et en sonder la portée dans la perspective de cette économie générale qui pourrait bien être l'autre nom de l'écologie ²⁰.

Le motif héliologique du soleil en tant que don pur et dépense anéconome remonte chez Bataille à *L'Anus solaire*, un texte de 1927. Le soleil comme excédent, c'est

¹⁸. Si « le Soleil rayonne », lit-on dans *La Limite de l'utile* (p. 189-190), si sa lumière « possède la splendeur, l'éclat qui ne sont pas utiles mais donnent un sentiment de délivrance », les galaxies, à leur tour, « les nébuleuses l'emportent de loin sur le soleil en magnificence », leur grandeur a « la beauté purifiante d'un sacrifice ».

¹⁹. Cf. Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », dans *L'Année sociologique*, nouvelle série, tome I (1923-1924), Librairie Félix Alcan, 1925, notamment p. 67 (« les cadeaux seront rendus avec usure ») et p. 175 (« on rend avec usure, mais c'est pour humilier le premier donateur ou échangeur »). Bataille reprend littéralement l'expression dans *La Part maudite*, p. 70 et p. 73 (« les cadeaux sont rendus avec usure »). Cf. également *La Limite de l'utile*, p. 203 : « On a dit au sujet du *potlatch* que l'origine de l'échange n'était pas le troc mais le prêt à intérêt. Ajouter un surplus en rendant, c'est servir l'intérêt, payer l'usure. La richesse, dans les pays de *potlatch*, est multipliée d'une façon qui rappelle l'inflation du crédit (toute la richesse que l'ensemble des donateurs possède en raison des obligations contractées par les donataires ne pourrait être réalisée en même temps). Cet aspect n'est cependant qu'une conséquence secondaire. » Ou encore *La Notion de dépense*, p. 309 : « La valeur d'échange du don résulte du fait que le donataire, pour effacer l'humiliation et relever le défi, doit satisfaire à l'obligation, contractée par lui lors de l'acceptation, de répondre ultérieurement par un don plus important, c'est-à-dire de rendre avec usure. »

²⁰. De fait, les enjeux des questions soulevées par Bataille ressurgissent dans la plupart des débats qui diviseront la scène écologique après lui : là où Anne Primavesi n'hésite pas à parler du « don de Gaïa » (*Gaia's Gift. Earth, Ourselves and God After Copernicus*, Routledge, 2003), là où la *deep ecology* d'Arno Naess défend la « valeur intrinsèque » de toute forme d'existence indépendamment de son « utilité » pour l'homme (*Ecology, Community, and Lifestyle. Outline of an Ecosophy*, Cambridge University Press, 1989, p. 29), d'autres proposent de prendre en compte ce qu'ils appellent une « dette écologique » (voir par exemple Andrew Simms, *Ecological Debt. The Health of the Planet and the Wealth of the Nations*, Pluto Press, 2005).



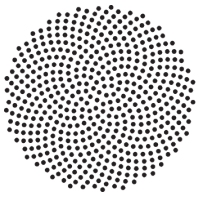
donc d'abord le soleil comme pur excrément. Et la dilapidation solaire inconditionnelle comme l'excrétion relèvent de ce que Bataille appelle une « hétérologie pratique », précisément parce qu'elles échappent à toute forme de calcul économique qui les réduirait à une homologation : « L'excrétion », peut-on lire dans *La valeur d'usage de D. A. F. de Sade*, « n'est pas seulement un moyen terme entre deux appropriations, de même que la pourriture n'est pas seulement un moyen terme entre le grain et l'épi ²¹. »

Sur plusieurs pages manuscrites qui, avec la lettre ouverte sur *La valeur d'usage de D. A. F. de Sade*, constituent le dossier d'une polémique contre André Breton, Bataille a recopié une phrase de Marx : « Dans l'histoire comme dans la nature, la pourriture est le laboratoire de la vie. » Et Bataille commente ²² : « Reste à savoir si cette pourriture — à laquelle sur la surface du globe des milliards d'agriculteurs confient annuellement l'espoir des récoltes — si cette pourriture est si étrangère à l'homme qu'il ne puisse jamais y voir qu'un moyen de vie [...]. »

On se souvient en effet que, dans diverses pages du *Capital*, Marx voyait précisément le déchet comme un élément essentiel au sein d'un métabolisme qui, du point de vue de Bataille, relèverait donc d'une économie *restreinte*, utilitaire, à savoir ici celle de l'agriculture en voie d'industrialisation. Ce qui vaut toutefois d'être souligné, c'est non seulement qu'il y a chez Marx des passages où l'on entrevoit ce que Bataille nommerait en revanche une économie *générale* — généralisée sinon « à la mesure de l'univers », du

²¹. *La valeur d'usage de D. A. F. de Sade*, dans *Œuvres complètes*, II, Gallimard, 1970, p. 65. Bataille indique très clairement la provenance excrémentielle du motif solaire lorsqu'il parle de « la conception anale (c'est-à-dire nocturne) que je m'étais faite primitivement du soleil et que j'exprimais alors dans une phrase comme "l'anus intact... auquel rien d'aussi aveuglant ne peut être comparé à l'exception du soleil (bien que l'anus soit la nuit)" » (*Dossier de l'œil pinéal* [vers 1930], dans *Œuvres complètes*, II, p. 14). La phrase en question est la dernière phrase de *L'Anus solaire* (1927), dans *Œuvres complètes*, I, p. 86. Dans certains passages de *L'Anus solaire*, la Terre aussi semble vouée à excréter sans retour (p. 85) : « Le globe terrestre est couvert de volcans qui lui servent d'anus. Bien que ce globe ne mange rien, il rejette parfois au-dehors le contenu de ses entrailles. »

²². Cf. le *Dossier de la polémique avec André Breton*, dans *Œuvres complètes*, II, p. 91 et p. 93. La phrase de Marx se trouve uniquement dans la version française du *Capital* due à Joseph Roy et révisée par Marx lui-même, publiée chez Lachâtre en 1872 (cf. Karl Marx, *Œuvres*, I, Gallimard, « La Pléiade », 1963, p. 995 [chapitre XV : « Machinisme et grande industrie »]).



THE THOUSAND NAMES OF GAIA

from the Anthropocene to the Age of the Earth

moins à l'échelle planétaire —, mais aussi et surtout que cette économie générale esquissée par Marx se présente sous le signe de la dette plutôt que du don. Ainsi peut-on lire, au livre III du *Capital* :

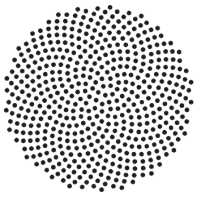
« Du point de vue d'une organisation économique supérieure de la société, [...] [u]ne société entière, une nation et même toutes les sociétés contemporaines réunies ne sont pas propriétaires de la terre. Elles n'en sont que les possesseurs, elles n'en ont que la jouissance et doivent la léguer aux générations futures après l'avoir améliorée en *boni patres familias*. » (*Vom Standpunkt einer höhern ökonomischen Gesellschaftsformation [...] [s]elbst eine ganze Gesellschaft, eine Nation, ja alle gleichzeitigen Gesellschaften zusammengenommen, sind nicht Eigentümer der Erde. Sie sind nur ihre Besitzer, ihre Nutznießer, und haben sie als boni patres familias den nachfolgenden Generationen verbessert zu hinterlassen.*)

Renversant l'imagerie de la Terre nourricière comme donatrice — telle qu'on la trouvait déjà chez Lucrèce —, Marx pense ici la planète comme un bailleur qui exigerait un loyer — ou un créancier exigeant un intérêt —, non pour lui-même, toutefois, mais pour les locataires ou emprunteurs à venir ²³.

*

Plus que vers Marx, c'est cependant vers Nietzsche qu'il faudrait se tourner pour lire les prémisses en quelque sorte inversées de l'économie générale de Bataille. Car ce que Nietzsche, dans nombre de ses fragments posthumes, a pu appeler une « grande économie », cette économie générale avant la lettre ne semble jamais verser dans l'anéconomie du don. L'économie mondiale ou universelle, la *Weltwirtschaft* nietzschéenne reste en effet une économie à part entière — c'est juste que son échelle est

²³. *Le Capital*, livre III, *op. cit.*, chapitre 46, p. 705. Au livre V du *De natura rerum* de Lucrèce, l'expression *terra dedit* revient plusieurs fois, notamment aux vers 784 et 805. L'économiste américain Henry Carey, auteur de *The Slave Trade Domestic and Foreign* en 1853 — un ouvrage qu'il avait envoyé à Marx —, y suggérait que « l'homme est un simple emprunteur de la terre et [...] quand il ne paye pas ses dettes, elle fait ce que font tous les autres créanciers, c'est-à-dire qu'elle l'expulse de sa propriété » (*man is a mere borrower from the earth, and that when he does not pay his debts, she does as do all other creditors, that is, she expels him from his holding*). Cf. John Bellamy Foster, *Marx's Ecology*, *op. cit.*, p. 152.



telle qu'elle échappe à *notre* capacité de calcul, comme on peut le lire dans un fragment de l'automne 1887 ²⁴ :

« Une économie mondiale (*Weltwirtschaft*) serait aussi possible qui aurait des perspectives tellement vastes que toutes ses exigences individuelles [*Forderungen* : un mot qui veut dire aussi « créances »] devraient pour l'instant sembler inévitables et arbitraires. »

Dans un autre fragment du début de l'année 1888, le même argument est développé ainsi ²⁵ :

« La valeur d'une action doit être calculée (*bemessen*) depuis ses conséquences — disent les utilitaristes [...]. Les utilitaristes sont naïfs — car enfin nous devons d'abord *savoir ce qui* est utile : là aussi, ils ne voient que cinq pas en avant — ils n'ont aucun concept de la grande économie, qui ne peut se passer du mal. »

L'économie « en grand » (*Ökonomie im Großen*) dont parle Nietzsche, c'est donc une économie qui « calcule plus loin » (*weiter rechnende Ökonomie* ²⁶).

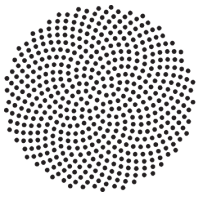
Mais jusqu'où pourrait s'étendre son calcul, tout en nous échappant ? N'y aurait-il nulle borne anéconomique à cette extension nietzschéenne de l'économie ?

De fait, même le Soleil, chez Nietzsche, ne donne pas simplement ; même l'héliologie nietzschéenne ne verse pas dans la donation pure, comme en témoigne le prologue de *Zarathoustra* (dont l'avant-propos à *La Part maudite*, on s'en souvient, parodiait le sous-titre). S'adressant au « grand astre », l'apostrophant (*du grossen*

²⁴. 10[134] : *Insgleichen wäre eine Weltwirtschaft möglich, die so ferne Perspektiven hat, daß alle ihre einzelnen Forderungen für den Augenblick als ungerecht und willkürlich erscheinen dürften*. Je cite l'édition critique en quinze volumes procurée par Giorgio Colli etazzino Montinari : Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe*, Deutsche Taschenbuch Verlag-Walter de Gruyter, 1988.

²⁵. 14[185] : *Der Werth einer Handlung muß aus ihren Folgen bemessen werden — sagen die Utilitarier : — sie nach ihrer Herkunft zu messen, implicirt eine Unmöglichkeit, nämlich diese zu wissen. Aber weiß man die Folgen ? Fünf Schritt weit vielleicht. Wer kann sagen, was eine Handlung anregt, aufregt, wider sich erregt ? Als Stimulans ? als Zündfunke vielleicht für einen Explosivstoff ? ... Die Utilitarier sind naiv — Und zuletzt müßten wir erst wissen, was nützlich ist : auch hier geht ihr Blick nur fünf Schritt weit — Sie haben keinen Begriff von der großen Ökonomie, die des Übels nicht zu entrathen weiß -*.

²⁶. Cf. les fragments de l'automne 1887, 10[168] et 10[138].



THE THOUSAND NAMES OF GAIA

from the Anthropocene to the Age of the Earth

Gestirn !), Zarathoustra lui demande en effet : « que serait ton bonheur si tu n'avais pas ceux que tu éclaires ? » (*was wäre dein Glück, wenn du nicht Die hättest, welchen du leuchtest !*) Et Zarathoustra poursuit, en parlant pour lui-même et pour ses animaux : « chaque matin nous t'attendions, te déchargions du superflu et t'en rendions grâce » (*wir warteten deiner an jedem Morgen, nahmen dir deinen Überfluss ab und segneten dich dafür* ²⁷).

La grande économie de Nietzsche, donc, serait-elle une économie de la dette et du crédit, de l'emprunt et de la restitution plutôt que du don inconditionnel ?

Ce qui semble pourtant échapper au calcul économique de la valeur, ce contre quoi cette économie en grand va donc buter, c'est le « devenir » (*das Werden*). Dont Nietzsche, dans un fragment rédigé entre novembre 1887 et mars 1888, dit qu'il est « inévaluable » (*unabwerthbar*), avant d'ajouter plus loin ²⁸ :

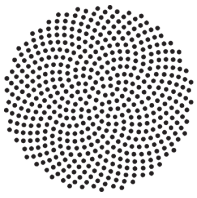
« [...] le devenir est de valeur égale à chaque instant : la somme de ses valeurs reste égale : autrement dit : il n'a pas de valeur du tout, car il manque quelque chose contre quoi on pourrait le mesurer et en rapport à quoi le mot "valeur" aurait du sens. La valeur totale du monde est inévaluable [...]. »

Incalculable et inconditionné, comme le don du Soleil chez Bataille, tel serait donc ici le devenir. C'est-à-dire le temps, tel qu'il *se donne* inconditionnellement à chaque instant (*es gibt Zeit*, dira le dernier Heidegger, mais je dois différer, remettre à plus tard une lecture de ce syntagme).

Dès lors, la question qui nous reste et que je laisserai en suspens, la question que je dépose sur la limite où vient buter l'économie générale de Nietzsche et toutes celles qui l'ont anticipée ou suivie, c'est celle-ci, que Günther Anders a eu le courage et la folie de poser, pour la faire résonner dans ce qu'on appelle désormais l'ère de l'anthropocène : « le

²⁷. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction française de Georges-Arthur Goldschmidt, Le Livre de poche, 2010, p. 17.

²⁸. 11[72] : *das Werden ist werthgleich in jedem Augenblick : die Summe seines Werthes bleibt sich gleich* : anders ausgedrückt : es hat gar keinen Werth, denn es fehlt etwas, woran es zu messen wäre, und in Bezug worauf das Wort „Werth“ Sinn hätte. Der Gesamtwert der Welt ist unabwerthbar [...].



temps » (*Zeit*), écrivait-il, loin d'être inconditionné, serait « devenu au contraire — ce qui semblera absurde à beaucoup d'oreilles philosophes — quelque chose de conditionné » (*vielmehr ist sie — was in manchen philosophischen Ohren gewiß haarsträubend klingt — zu etwas Bedingtem geworden* ²⁹).

Si le devenir, si le temps n'était plus simplement donation, s'il ne se donnait plus inconditionnellement, faudrait-il penser, pourrait-on penser qu'il nous est prêté ?

Voire prêté avec usure ?

²⁹. Günther Anders, *La Menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, traduction française de Christophe David, Éditions du Rocher-Le Serpent à plumes, 2006, p.291. Comme on sait, le terme d'Anthropocène a été proposé par le prix Nobel de chimie Paul J. Crutzen, dans un article écrit avec Eugene F. Stoermer (« The Anthropocene », *International Geosphere-Biosphere Programme Newsletter*, n° 41, 2000, p. 17. Crutzen a développé cette proposition terminologique l'année suivante dans « Geology of Mankind » (*Nature*, 3 janvier 2002, p. 23) : « À cause des ces émissions anthropogéniques de dioxyde de carbone, le climat global pourrait s'écarter du comportement naturel de manière significative pendant beaucoup de millénaires à venir. Il semble approprié d'assigner le terme d'« Anthropocène » à l'époque géologique présente dominée par l'homme, qui remplace l'Holocène — la période chaude des dix ou douze millénaires passés. » (*Because of these anthropogenic emissions of carbon dioxide, global climate may depart significantly from natural behaviour for many millennia to come. It seems appropriate to assign the term "Anthropocene" to the present, [...] human-dominated, geological epoch, supplementing the Holocene — the warm period of the past 10-12 millennia.*) Dans des termes visiblement inspirés par Günther Anders, Deborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro (« L'arrêt de monde », dans *De l'univers clos au monde infini*, textes réunis par Émilie Hache, Éditions Dehors, 2014) ont parfaitement dégagé les enjeux philosophiques de l'Anthropocène comme cette « époque » qui « indique la fin de l'« époqualité » en tant que telle, en ce qui concerne notre espèce » (p. 224) : « Car il est certain que, s'il a commencé avec nous, il finira probablement sans nous. Il se peut que l'Anthropocène ne fera place à une autre époque géologique que bien après notre disparition de la surface de la Terre. » Ou encore (p. 291) : « [« Anthropocène »] désigne un nouveau « temps », ou plutôt un nouveau temps du temps — un nouveau concept et une nouvelle expérience de la temporalité —, dans lequel la différence de magnitude entre l'échelle de l'histoire humaine et les échelles biologique et géophysique diminue dramatiquement, pour ne pas dire qu'elle tend à s'inverser (l'environnement change plus vite que la société), le futur proche devenant non seulement de plus en plus imprévisible mais, peut-être, de plus en plus impossible. »